

16 juillet 2002. La sortie de la station Barbès sur la ligne 2 est munie d'un dispositif particulier : de grosses barres d'acier fixées en étoile à trois branches sur un axe vertical, l'ensemble tournant à l'intérieur d'un système analogue fixe. Cette mécanique ressemble tellement à un hachoir à viande que certains hésitent parfois à s'y engager. C'est l'un des signes par lesquels la RATP manifeste sa sollicitude pour les usagers de cette station et de toutes celles que fréquentent les classes dangereuses, noires, arabes et asiatiques : travaux perpétuels de la station Belleville, accueillante atmosphère de la station Gare du Nord à minuit, avec ses équipes de sécurité et leurs chiens d'attaque. Quel esprit retors a eu l'idée de supprimer l'ancien mobilier des quais du métro, de tout temps asile des miséreux, pour le remplacer par des sièges où l'on ne peut pas s'asseoir, des bancs où il est impossible de cuver son vin en paix ? Certains prétendent que c'est l'extrême éloignement des conséquences de nos actes qui nous permet de rester indifférents au mal que nous causons – les bureaucrates des Chemins de fer du Reich organisant depuis Berlin le transport des Juifs de Corfou. Ici, rien de tel. Ceux qui ont pris la décision d'empêcher les clochards de dormir dans le métro et ceux qui ont mis en œuvre cette décision doivent savoir que le jour venu ils n'auront *aucune* circonstance atténuante.

17 juillet. Il y a deux jours, des cadres de Larousse, du Robert, de Nathan et d'autres maisons du groupe Vivendi ont publié un « point de vue » dans *Le Monde* : ils ne veulent pas « tomber aux mains de multinationales étrangères ». Ils ne voient donc pas du tout ce qui les attend. Le moment venu, les financiers qui dirigent ce consortium aux abois cèderont leurs actifs au plus offrant. Ce n'est pas qu'ils soient plus méchants que d'autres mais ils sont payés pour ce travail-là.

29 juillet. Par les jérémiades sur la répression et la résistance, notre époque ressemble aux années 1930 jusque dans le vocabulaire mais la situation actuelle est plus favorable car l'ennemi n'est pas difficile à identifier. Au temps du Front populaire, les pièges étaient nombreux et bien malin qui peut affirmer qu'il n'y serait pas tombé : il y avait le soutien à la « patrie du socialisme », l'antifascisme, feuille de vigne des lâches de la non-intervention en Espagne, sans compter la fascination pour l'esthétique de Nuremberg parmi les tenants du sacré en politique. Ces oripeaux pouvaient empêcher de distinguer le véritable ennemi tout près, chez nous : ceux pour qui « plutôt Hitler que les rouges », ceux qui allaient bientôt se sentir soulagés par la débâcle et l'instauration de l'État français.

Sur la notion d'« ennemi » : on peut l'imaginer comme le pouvoir chez Foucault, partout et nulle part, diffus, fragmenté, tout un système capillaire de relations intriquées. On peut le concevoir au contraire à la façon de l'État hégélien, centralisé et rationnel, le sommet de la pyramide étant le salon ovale de la Maison Blanche. Une autre vision est possible, qui aurait pu être celle de Brecht, de Chandler, de Hawks : le héros, le *privé*, entraîné par son enquête dans une petite ville de Californie, comprend

vite qu'elle est aux mains d'un groupe – le maire, le directeur du journal local, le chef de la police, le propriétaire de l'usine de tubes électriques, le tenancier du restaurant-club de jeu clandestin, etc. Ce groupe est traversé de contradictions internes, de haines personnelles, mais reste uni par la communauté de ses intérêts financiers. Il rackette jusque dans les arrières-cours grâce à de petits chefs et des hommes de main, payés tant qu'ils sont fidèles et éliminés s'ils font mine d'indépendance. Il impose silence aux opposants par la menace, le chantage ou l'assassinat. Ceux qui se souviennent parlent de lutte des classes. Dans les années 1970, quand les États-Unis étaient affaiblis par la défaite au Vietnam et la récession, le Consortium était international, allemand, soviétique, japonais. Aujourd'hui, le Parrain est à Washington, avec des bureaux dans toutes les capitales du Premier Monde.

30 juillet. Passage de la Brie – sombre ruelle entre la rue de Chaumont et la rue de Meaux, dans le XIX<sup>e</sup> arrondissement – des familles africaines expulsées de leurs taudis campent sous des bâches. Sur la voie express rive droite, on a installé des palmiers en caisses, des transats et de la pelouse en plastique. C'est l'opération Paris-Plage. Il paraît qu'elle permet aux petits enfants du 93 qui ne peuvent pas partir en vacances de bien s'amuser *quand même*.

1<sup>er</sup> août. Dans le catalogue des appareils d'anesthésie collective, les deux systèmes les plus vendus sont la menace terroriste et la mondialisation. Il n'a pas échappé à tout le monde qu'il s'agit en réalité d'avatars – envers et endroit – de la très vieille domination-exploitation. D'où de belles batailles de rues, à Gênes notamment. Désormais, les organismes économiques internationaux dont les noms ou les sigles

signifient *misère* et *famine* ne peuvent plus se réunir que derrière des rouleaux de barbelés, des véhicules blindés et des policiers armés comme pour la guerre interplanétaire.

Il existe pourtant une mondialisation véritable : celle de la criminalité financière, installée au cœur même des circuits «normaux» et qui organise, avec l'aide des services spéciaux – l'Internationale de notre temps –, les trafics d'armes, les activités des diverses mafias et la corruption de la plupart des gouvernements de la planète. La Françafrique, l'affaire Elf, les retombées du pétrole algérien sur la classe politique française ne sont que de modestes cas de figure hexagonaux. Les fondamentalistes-pétroliers de Washington, les repris de justice députés du Likoud, les berlusconiens qui ont fait main basse sur l'Italie, les oligarques des anciennes républiques soviétiques, cette mondialisation-là, pour en venir à bout il ne suffira pas de militer dans Attac ni de s'abonner au *Monde diplomatique* ni même de faire le pèlerinage de Porto Alegre.

5 août. La crise argentine s'étend aux pays voisins, Uruguay, Brésil, «avec l'habituel cortège de pillages et d'émeutes» (*Le Monde*). Les banquiers disparaissent dans la nature, les patrons abandonnent leurs usines aux ouvriers, les directeurs de supermarchés distribuent la nourriture des rayons pour ne pas être dévalisés. Dans les rues, les gens crient *Que se vayan todos*, qu'ils s'en aillent tous. Le secrétaire américain au Trésor va entreprendre une tournée dans la région.

Une telle situation devrait nous convaincre qu'il est dangereux de se détourner de la jeunesse flottante des cités (la *caillera*) parce qu'elle n'est pas politisée. Elle peut devenir le meilleur instrument de l'ennemi dans une conflagration de type argentin. Les journées de juin 1848 ont fini par le massacre des ouvriers par la Garde mobile, recrutée en toute hâte

parmi les jeunes chômeurs et le *Lumpenproletariat*. Ceux qui pensent que de tels événements ne sont plus possibles devraient être attentifs aux changements dans la composition des patrouilles de police, des groupes de vigiles, des équipes de sécurité privées et publiques (la RATP) à Paris : ces jeunes, les cousins de ceux qui traînent dans ma rue à Barbès, peuvent former demain le noyau d'une armée équipée et entraînée pour la guerre des villes – et que l'on n'en attende pas de mansuétude particulière pour les Noirs et les Arabes qui se trouveront sur leur passage.

Le chef de la brigade Golani, unité d'élite qui opère ces jours-ci dans la casbah de Naplouse, s'est fait projeter une copie de *La Bataille d'Alger*. On savait déjà par *Haaretz* que l'état-major israélien étudiait avec attention la tactique de la Wehrmacht lors de l'insurrection de Varsovie. Les officiers des harkis de banlieue plancheront sur la bataille de Jénine.

8 août. L'une des stratégies de l'ennemi consiste à nous rendre étrangers à notre propre histoire. De la Sorbonne à Yale et Harvard, les méthodes sont les mêmes. L'une d'entre elles vise à désamorcer la charge dont restent porteurs certains gestes, certains discours, certains livres, par une façon d'écrire l'histoire à l'envers. Des «philosophes de l'histoire», qui se réclament souvent de Hannah Arendt, construisent ainsi des filières – Rousseau-Robespierre-Béria, ou Hölderlin-Nietzsche-Eichmann – condamnant certains de nos meilleurs amis du passé en fonction de ce qui est survenu des siècles après leur mort. Une autre méthode est l'amalgame. N'importe quel chroniqueur de France-Culture est capable d'expliquer que les avant-gardes du début du xx<sup>e</sup> siècle concentrent tous les méfaits des utopies et les désastres de la soumission de l'art au pouvoir politique. Dans la même barque sont entassés le futurisme italien – militariste,

machiste, machiniste et pour finir résolument fasciste – et les très nombreux mouvements artistiques et littéraires qui ont émergé en Russie au début du siècle, dont les liens avec la révolution soviétique ont varié d'un groupe à l'autre, d'un individu à l'autre, même si Staline les a réunis pour finir dans la même fosse commune. (Dans la diversité de cette « avant-garde russe » qu'on devrait d'ailleurs appeler russo-polonaise – Malévitch lui-même est né dans une famille polonaise déportée en Ukraine – l'un des traits frappants est le rôle des femmes, d'Alexandra Exter à Katarzyna Kobro, à Olga Rozanova, à Lioubov Popova, à Varvara Stepanova et ses inimitables casquettes, pour ne parler que des artistes.)

La lutte planétaire de la *démocratie* contre le *terrorisme* a un corrélat dans les milieux universitaires français : la haine de la Révolution, sous couvert de condamnation de la Terreur, s'exprime désormais ouvertement. L'interprétation dominante est celle qui fut forgée par Thermidor, renforcée de nos jours par la mascarade du Bicentenaire – œuvre de François Furet et François Mitterrand, un historien renégat et un président de la République qui avait sans doute plus d'affinités avec Talleyrand qu'avec Saint-Just.

10 août. Il arrive un moment où il faut prendre ses distances avec les belles âmes. Exemple 1 : en rangeant ma bibliothèque, je tombe sur un livre que j'avais oublié, *La Grande Migration*, suivi de *Vues sur la guerre civile*, par Hans Magnus Enzensberger, dans la collection *L'Infini* dirigée par Philippe Sollers chez Gallimard. Dans le texte de « ce phare littéraire de la gauche allemande, irrémédiablement humaniste et cosmopolite » comme il est dit à la quatrième de couverture, on peut lire entre autres : « Les combattants des guerres civiles d'Amérique latine n'hésitent pas à massacrer les paysans qu'ils prétendent vou-

loir libérer [...] Le terroriste irlandais transforme des retraités en bombes humaines et fait sauter des voitures d'enfant. La cible préférée des combattants de ces actuelles guerres civiles, ce sont les femmes et les enfants [...] Les agresseurs sont presque exclusivement de jeunes hommes. Leur comportement traduit la forte érosion du patriarcat. Parmi ses plus antiques traditions, celui-ci comptait les confréries viriles, qui avaient pour fonction de canaliser, par des rites d'initiation, le surplus d'énergie d'origine hormonale provoquant chez les jeunes soit d'aventure et goût du sang [...] De telles idées n'ont plus cours dans la violence d'aujourd'hui. C'est un type nouveau de virilité qui s'y manifeste. »

Exemple 2. Étienne Balibar, philosophe et défenseur de la cause palestinienne, vient d'envoyer un message au collectif des organisations françaises qui soutiennent cette cause : il s'indigne qu'aucune d'entre elles n'ait rien trouvé à dire sur le récent attentat à l'université hébraïque de Jérusalem : « Je suis stupéfait que vous ne réagissiez pas aux derniers attentats du Hamas, notamment à l'université hébraïque de Jérusalem, au minimum pour déclarer clairement que nous ne soutenons pas toutes les formes de "résistance" et que cette façon de répondre aux massacres israéliens conduit le peuple palestinien à sa perte... »

Bien sûr, les bombes dans les bibliothèques et les autobus, les attentats aveugles contre des civils sont des procédés épouvantables. Ceux et celles qui partent avec les explosifs autour de la ceinture préféreraient certainement d'autres armes, lance-roquettes ou noyaux d'abricots pour faire sauter les chars, comme dans *Intervention divine* d'Elie Suleiman. Mais nous qui ne pouvons pas leur fournir ces armes, nous qui devons nous contenter de mots, abstenons-nous de distribuer d'en-haut des leçons de stratégie et de morale.

11 août. *Le Monde* publie un « point de vue » de Balibar sur le même thème. Ce journal pourrait porter en exergue : *quotidien des belles âmes*. Ce qui ne l'empêche pas d'être un journal de dégonflés. Quand Messier était au plus haut, présenté comme le modèle du capitalisme qui vient, *Le Monde* n'a pas publié à ma connaissance un seul article pour signaler que l'*hubris* est une maladie très grave, qu'une entreprise française achetant un studio à Hollywood est en faillite potentielle, toutes évidences développées plus tard, quand la chute fut annoncée puis lors de l'autopsie. On n'est jamais trop prudent vis-à-vis des puissants du jour. La prudence est d'ailleurs une tradition du journal. Lors du quarantième anniversaire de la fin de la guerre d'Algérie, *Le Monde* s'est glorifié de son attitude pendant ces « événements ». En réalité, ses articles d'alors – et les éditoriaux en trois points de Sirius – étaient si mesurés que, sauf erreur de ma part, il n'a pas été saisi ni censuré une seule fois alors que tous les journaux courageux l'ont été à maintes reprises.

Aujourd'hui, le supplément télévision de ce journal publie un entretien avec Luc Ferry, qualifié d'« intellectuel brillant » : pour lui, « la plus grande émission culturelle reste *Apostrophes* de Bernard Pivot » et « pour les gamins, *Loft Story* a été un cours d'éducation amoureuse en direct ». Mais il n'est pas question de railler un ministre. Quand il aura quitté son poste, on verra.

16 août. Le catalogue d'automne de Yale University Press s'ouvre sur la présentation de deux livres. Le premier, intitulé *Why Terrorism Works*, est d'Alan M. Dershowitz, présenté comme *one of America's most distinguished defender of civil liberties*. D'après le résumé, Mr. D. explique que le terrorisme – le plus grand danger auquel le monde actuel doit faire face – rencontre le succès lorsque la communauté

internationale cède aux demandes des terroristes, ou même lorsqu'elle s'efforce de comprendre ou d'éliminer les causes profondes (*root causes*) du phénomène. L'auteur analyse les moyens d'action pour éradiquer (*wiping out*) le terrorisme international, moyens qui seraient efficaces « si nous n'étions pas limités par des considérations légales, morales et humanitaires. » Le second ouvrage, d'un nommé Peter Singer qui, d'après le *New Yorker*, serait *maybe the most controversial philosopher alive*, s'intitule *One World. The Ethics of Globalization*. Même genre, en moins violent. Il ne s'agit pas du bulletin intérieur du Ku-Klux-Klan d'Alabama mais du catalogue d'une maison d'édition universitaire parmi les plus prestigieuses de la côte est.

La cession du « pôle édition » de Vivendi Universal est à l'ordre du jour. Repreneurs probables : Bertelsmann et Reed Elzevier, le premier pour la « littérature » et les dictionnaires, le second pour les ouvrages techniques.

21 août. Mon amie Dominique a une idée de bon sens pour la Palestine : « Les Palestiniens disent que les colonies “mitent” le territoire de la Palestine. Pourquoi ne pas dire au contraire : la Palestine encercle les colonies. Si les gens des villages voisins entouraient une colonie et en faisaient le siège, à mains nues, le retentissement serait immense. » Pour elle, si cette tactique simple n'est pas appliquée, c'est que la société palestinienne est aussi en mal d'imagination que les autres sociétés arabes et qu'Arafat a trop peur que *son propre peuple* vienne l'assiéger dans son bunker, ce qui serait autrement plus grave pour lui que les chars israéliens.

23 août. Des nouvelles de la guerre civile dans les marges de l'ancienne URSS. Un hélicoptère plein de

bidasses russes a été abattu par un missile tchéchène : plus de cent morts. Les Américains entraînent l'armée géorgienne pour des opérations dans des vallées par lesquelles s'infiltrèrent des « terroristes tchéchènes ». Aux yeux de l'histoire, les Tchétchènes auront l'extraordinaire privilège d'avoir réuni contre eux la nouvelle superpuissance mondiale et la vieille, déglinguée, corrompue, mais aussi féroce qu'autrefois, sous la rouille.

24 août. Suite, un peu plus au sud. Au beau milieu du Kurdistan irakien, il existe, paraît-il, un maquis islamiste qui lutte contre les peshmergas kurdes. Il s'appellerait Ansar al-Islam (Partisans de l'Islam) et serait soutenu par Saddam et par l'Iran (bizarre, quand même). Les Américains et les Anglais annoncent qu'ils fourniront un appui aérien aux combattants kurdes dans leurs actions contre ce maquis.

Dans le vide de l'été, les journaux consacrent une grande place à un site internet de l'extrême droite sioniste qui s'en prend nommément aux signataires d'un appel au boycott des produits israéliens. Ceux qui ont un nom juif sont repérés sur la liste par une étoile jaune. Le site précise qu'« un crachat ou même un bon coup de batte de base-ball dans la mâchoire contribuera peut-être à remettre en place leur esprit tordu. » Dans la même veine, une association plaisamment nommée « Avocats sans frontières » – *sans frontières* en effet, du côté de la déontologie – a intenté un procès à La Fabrique pour « incitation à la haine raciale » après la publication de *L'Industrie de l'Holocauste*, de Norman Finkelstein. Le principal titre de gloire du président de cette association, William Goldnadel, est d'avoir contrôlé, au Gabon, la régularité de l'élection du président Bongo. Il est l'avocat de Gaydamak, trafiquant d'armes russe réfugié en Israël, et d'Oriana Falacci, sympathique Italienne qui

a écrit tout un livre pour expliquer que les musulmans sont des sous-hommes. Il a récemment intenté (et perdu) un procès à Daniel Mermet, contre qui sont venus témoigner de grandes figures morales comme Alain Finkielkraut et Alexandre Adler.

27 août. Paolo Persichetti, condamné en 1991 à vingt-deux ans de prison par les tribunaux italiens pour « actes de terrorisme », vient d'être extradé. Il était installé en France depuis plus de dix ans et enseignait la sociologie politique à Paris-VIII. Jospin avait refusé d'annuler son extradition signée par Balladur. Berlusconi et la police antiterroriste italienne sont satisfaits de cette coopération.

3 septembre. L'autopsie de l'ex-« gauche plurielle » est la grande affaire parisienne du moment. Les restes ne sont pas beaux à voir. Les socialistes n'ont même pas su s'opposer à la loi scélérate sur la justice, qui va permettre d'envoyer des enfants en prison comme au XIX<sup>e</sup> siècle. Il s'en est même trouvé parmi eux qui ont osé dire qu'elle allait dans le bon sens. Les Verts ne sont plus animés que par leurs haines internes. Les « communistes » continuent de faire comme s'ils existaient encore. Il est temps qu'ils arrêtent pour nous permettre d'utiliser enfin sans guillemets le plus beau nom du politique, le plus chargé d'espoir, celui de *communisme*.

6 septembre. La « rentrée littéraire », le « sommet de la Terre » de Johannesburg, deux bons sujets pour journalistes consensuels flexibles. Les romans : 663 cette année, 15 % de plus que l'an dernier, record battu. Mais comment donc – feignent de se demander les journalistes « littéraires » comme chaque année à cette époque – les éditeurs ne voient-ils pas que c'est trop, que les libraires n'ont même pas le temps

d'ouvrir les cartons, etc. En fait, ils (les journalistes) connaissent la réponse mais n'osent pas l'écrire car les grands groupes, principaux responsables de l'inflation, sont aussi les principaux annonceurs des pages « Culture » et surtout les éditeurs potentiels du livre que tout journaliste « littéraire » a écrit ou rêve d'écrire. Comme ce sont souvent les mêmes groupes qui possèdent les journaux où paraissent les « critiques » des livres qu'ils produisent (*L'Express*, *Lire*, *Canal +* étaient jusqu'à la semaine dernière des enseignes Vivendi ; *Elle*, *Match*, *Le Magazine littéraire*, *Europe 1* appartiennent à Lagardère/Hachette), la boucle est bouclée. C'est pourquoi la réponse à la question « D'où vient cette folle production ? » n'est jamais donnée bien qu'elle puisse s'articuler simplement. 1 – Il faut produire toujours plus pour « faire du chiffre d'affaires » et couvrir la croissance des charges fixes. 2 – Les libraires payent les factures aux éditeurs à 60 jours. Ils ne peuvent retourner les invendus qu'au bout de 90 jours, et ne sont crédités de ces « retours » que 60 jours plus tard, au mieux. Dans ce système, le libraire fait donc à l'éditeur une avance de trésorerie de trois mois. Un éditeur qui publie en octobre 50 romans, mis en place à 2000 exemplaires chacun et vendus au public 20 euros bénéficie ainsi d'une trésorerie *gratuite* d'un million d'euros sur trois mois. 3 – Il faut produire beaucoup pour occuper les tables des libraires, sinon ce seront les concurrents, horrible perspective. 4 – Les outils de distribution – maillon le plus rentable de la chaîne industrielle du livre – sont nourris par les allers et retours des volumes entre les entrepôts et les librairies : plus il y a de titres et mieux ça vaut.

Sur le « sommet de la Terre » de Johannesburg, *sponsorisé* par Hewlett-Packard et Daimler-Chrysler, les journalistes sont plus audacieux car l'exposition et l'interprétation des faits sont moins directement dan-

gereuses. En attendant, « développement durable » et « produits équitables » sont devenus des arguments de vente dans les grandes surfaces. Ces épithètes, Jean-Christophe Bailly me le fait remarquer, équivalent à des aveux : les autres produits n'étaient donc pas « équitables » ? Et qu'est-ce au juste qu'un développement *non durable* ?

Le marché est capable de tout métaboliser, de la création littéraire à l'oxygène de la planète en passant par la protection de l'enfance et la lutte contre le sida. Ce lieu commun, il ne faut pas y voir le résultat d'un complot. Il n'y a pas de centrale, pas de « Kapintern » qui coordonnerait le processus. Ce qui existe, c'est une immense armée composée de jeunes gens et jeunes filles qui, dans des milliers d'écoles disséminées dans le monde, ont été formés aux techniques du marketing et de la communication. Les « motivations » de chacun sont le désir d'être « performant », de montrer sa « créativité », d'être reconnu par ses supérieurs – dont il s'agit de prendre ensuite la place. Les *salarymen* qui titubent dans les rues de Tokyo la nuit, les cadres français qui peuplent les restaurants chers jusqu'à trois heures de l'après-midi, les Américains en bras de chemise et cravate dans leurs salles de réunion air-conditionnées : l'uniforme est différent mais la dynamique est la même. Elle est connectée au moteur classique du capitalisme, la recherche du profit par les actionnaires, mais elle n'en est pas la simple émanation. De même que dans certaines circonstances les militaires s'autonomisent par rapport à l'appareil d'État (voir en Israël), de même la caste des commerciaux-communicants impose ses normes au fonctionnement du capitalisme international. Sa place dans le processus de production en fait un point faible de l'ennemi car un jour ces jeunes gens, dont beaucoup s'ennuient, pourraient bien retourner leurs armes comme les Saxons à la bataille de Leipzig.

10 septembre. La guerre contre l'Irak est certaine depuis que les Américains ont annoncé qu'au besoin ils la mèneraient seuls. Le battage autour de l'anniversaire du 11 septembre est orchestré pour que ceux qui s'opposent à la guerre soient rangés parmi les soutiens de Ben Laden (à la rédaction de *Libération*, les anti-guerre sont traités de *munichois*). Nos amis en Israël sont convaincus qu'à la faveur de cette expédition, Sharon va se lancer dans un nettoyage ethnique : il prendra prétexte de n'importe quoi, de gamins brandissant une photo de Saddam dans une rue de Nazareth, pour déclencher le transfert des Palestiniens d'Israël vers les Territoires. Et les Palestiniens des Territoires seront eux-mêmes incités par les moyens qu'on imagine à se réfugier dans les pays voisins, la Jordanie en particulier (Sharon a bien dit un jour : « l'État palestinien existe, c'est la Jordanie »). Quand j'ai traduit en décembre 2002 *Détruire la Palestine, ou comment terminer la guerre de 1948*, de Tanya Reinhart, qui évoquait cette possibilité, il me semblait qu'elle exagérait. Avec un gouvernement de généraux paranoïaques – comme en Algérie, comme en Birmanie – on n'exagère jamais.

13 septembre. La vente du secteur édition de Vivendi est officiellement annoncée mais, comme le besoin de trésorerie est plus que pressant, elle va sans doute se faire à des fonds de placement anglo-saxons dont les journaux donnent déjà les noms. Ces institutions n'ont par nature qu'une seule préoccupation : la rentabilité des fonds placés. *Le Monde* rapporte les propos d'un éditeur du groupe qui prévoit « une étape supplémentaire dans ce qu'André Schiffrin décrivait dans *L'Édition sans éditeurs* ». Ils sont bien à plaindre, ceux et celles qui travaillent chez Larousse, Nathan, Bordas, etc. En quelques années, ils auront vécu le déménagement – sous l'étiquette des Presses de la Cité et

sous la direction de Jean-Manuel Bourgois – de leurs sièges historiques vers le terrible immeuble de la place d'Italie, puis le passage sous les marques CEP et Havas (dans quel ordre, j'ai oublié), avec comme PDG Christian Brégou, personnage d'une indicible arrogance. Et pour finir, le naufrage avec Jean-Marie Messier.

La déroute du « premier groupe d'édition français » va accroître le poids relatif du second, Hachette Livre, qui recueillera sans doute des miettes du gâteau pour qu'il ne soit pas dit qu'il est mangé en totalité par l'étranger. D'où, immédiatement, une pleine page du *Monde des livres* sur Jean-Louis Lisimachio, PDG du groupe, un portrait-entretien par Josyane Savigneau, jamais à court de ressources du côté de l'opportunisme. « Je pense, dit Lisimachio, que pour le poste que j'occupe, c'est un avantage de ne pas être éditeur. » Ce pur produit du système applique ainsi le vieux précepte du président Mao : « Faire de toute faiblesse une force ».

Lorsque nous avons publié à la Fabrique *L'Édition sans éditeurs* – avec un étonnant retentissement – le politburo d'Hachette Livre jugea nécessaire de faire paraître en contre-feu deux « points de vue » dans le toujours-aux-ordres *Monde* (l'un par Olivier Bétourné, de Fayard, l'autre par Monique Nemer, de Stock) pour expliquer que bien sûr, André Schiffrin était un éditeur admirable et que bien sûr, les malheurs qu'il avait subis aux États-Unis étaient bien regrettables, mais que chez nous de tels événements n'avaient aucune chance de se produire parce qu'il y avait l'exception française et parce que les filiales des grands groupes jouissaient d'une totale indépendance éditoriale.

19 septembre. Au fil des semaines, le procès Milosevic à La Haye est passé de la première page des journaux à un entrefilet de la rubrique « Étranger ». C'est que le hiatus est béant entre la gravité des crimes énumérés